

La musique, surtout, est l'art par excellence
Qui se mêle à merveille aux rustiques travaux ;
Et dont, sans posséder l'entière connaissance
On comprend les beaux chants dans son domaine

Mais de plaire à nos sens par des sons agréables,
N'est pas de ce grand art le rôle principal ;
Cet art, qui cherche au ciel ses accords ineffables,
A son charme divin unit l'effet moral,
Et en même temps que le Nil, ce magnifique

Rend son cours plus fertile en ses débordements,
La musique aux flots purs dont notre âme

Rend le cœur plus fécond en nobles sentiments.
Honneur donc à celui, qui sans repos, s'applique
A faire partager, même aux villageois,
Les bienfaits si nombreux que répand la mu-

Sur l'esprit, sur le cœur et sur l'âme à la fois.

La Filleule d'Adelina Patti

UNE PANTOMIME A CRAIG-Y-NOS

Paris, 14 mai.

Un chroniqueur du *Gaulois* présente à ses lecteurs la filleule d'Adelina Patti une belle jeune fille à laquelle seraient réservés des triomphes artistiques comparables à ceux de sa glorieuse marraine.

Pour la présentation, notre confrère nous transporte dans la salle du théâtre du château de Craig-y-Nos (Roche de la Nuit), domaine que possède la Patti dans le pays de Galles. La salle est petite mais singulièrement coquette et luxueuse, avec ses trois cents fauteuils et sa scène merveilleusement agencée. Le rideau représente la Patti elle-même, dans un costume de Sémiramis, traînée sur un char antique attelé de trois chevaux qui escaladent les nuages. Un petit orchestre discret se dissimule derrière une rampe de fleurs, dirigé et soutenu par le maestro Mascheroni, qui tient le piano.

Le programme annonce une pantomime : *Camille*. Qu'est-ce donc que *Camille* ? Tout simplement la *Dame aux camélias*, de Dumas fils, que les comédiens ordinaires de Craig-y-Nos vont mimer tout à l'heure. Et quelle piquante variété d'acteurs ! D'abord Nicolini, le maître de céans, mari de l'incomparable artiste ; puis ses deux fils Robert et Richard. Enfin, c'est Adelina Patti elle-même qui personifie Marguerite Gauthier et mène ce rôle, doucement vêtu, avec un art exquis. Mais quelle est cette jeune fille d'une rare beauté, à qui est dévolu le rôle de Prudence, rajeuni pour la circonstance ! Tous les regards se portent sur elle ; un murmure d'admiration s'élève pour ainsi dire à chacun de ses pas et salue la singulière "attirance" de ses traits : sa physionomie originale est éclairée, inondée par les yeux d'un gris-bleu foncé au regard vibrant comme une lame d'acier ; le nez un peu busqué annonce la volonté de séduire et de vaincre ; les cheveux ramassés sur eux-mêmes se tordent en un casque chatain clair qui encadre superbement le front.

Mais là voilà qui mime son rôle, et l'on subit le charme de ses moindres gestes ; Adelina Patti, elle-même, interrompt son

Jeu pour la regarder et pour la désigner aux applaudissements.

C'est que ce n'est pas là une actrice ordinaire, nul ne l'ignore dans la maison ni dans le public, c'est la propre filleule de la Patti, Mlle Maria-Adelina Baird.

Née en Russie, de parents anglais, alors que la Patti triomphait à Saint-Petersbourg, la grande artiste a voulu lui donner un nom, comme si déjà elle devinait que plus tard cette enfant aurait sa place marquée parmi les déesses de l'art ; et, par un hasard miraculeux, il s'est trouvé que ses pressentiments étaient fondés : Maria-Adelina Baird, bien qu'ayant à peine dix-huit ans, est déjà une étonnante et prodigieuse charmeuse.

Sa voix est d'une stupéfiante étendue : à la fois contralto, mezzo et soprano aigu ; le phrasier est caressant et large. La mimique est d'une tragédienne consommée, et cette tragédienne n'a jamais pris de leçons que de sa propre inspiration, corrigée, il est vrai, par les conseils d'une marraine exceptionnelle. Et comme cette marraine l'aime, comme elle la choisit ! On dirait qu'elle s'applique à reproduire en elle les hautes qualités qui ont fait d'Adelina Patti l'admirable artiste que l'on sait.

Et maintenant, pour ce qui est de l'avenir, voici ce que compte faire la Patti : elle ira faire une nouvelle tournée en Angleterre et peut-être en France, et elle présentera à son public sa filleule aimée, elle dira à ceux qui l'applaudissaient : "Je n'ai pas d'enfants, mais voici ma filleule ; elle est digne de moi et de vous. Applaudissez-la comme vous m'applaudissez : je vous la lègue !"

Parsival et le Théâtre de Bayreuth

(Suite)

A Paris, Wagner se trouva dans un dénouement complet, c'est alors qu'il fut obligé pour vivre, de copier de la musique et de faire des transcriptions pour cornet-à-piston et autres instruments, des œuvres de Donizetti, etc., etc. Ironie du sort, lui qui possédait les piliers fondamentaux de l'art de demain. Grâce à la protection de la princesse de Matternich il sortit bientôt du silence dans lequel sa pauvreté le maintenait.

La princesse de Matternich était une des femmes les plus en vogue à la cour de l'empereur Napoléon III. Or, un jour il arriva que l'empereur perdit un pari avec la spirituelle princesse.

Madame, dit Napoléon, je vous laisse le choix de ce que je vous voudrez, demandez et vous obtiendrez ?

La princesse demanda que l'ordre fut donné que l'on représente à l'opéra, le *Taunhäuser* de Richard Wagner.

L'œuvre fut immédiatement mise à l'étude et il y eut 164 répétitions dont 14 avec l'orchestre complet, les accessoires, les costumes, etc. ; le coût de l'organisation fut de près de cinquante mille dollars. Malheureusement les auteurs français, dont les œuvres avaient

été acceptées à l'opéra, furieux d'en voir l'exécution retardée à cause de l'opéra de Wagner, organisèrent sous les auspices du Jockey Club, une cabale monstre ayant pour but de faire tomber l'œuvre du maître allemand. Le rideau n'était pas encore levé, l'orchestre n'avait pas encore attaqué l'ouverture qu'une masse de peuple sillait et l'opéra et son auteur.

Le *Taunhäuser* eut avec peine trois représentations et Wagner le cœur brisé ne savait où donner la tête, lorsque la princesse de Matternich obtint pour lui le pardon de la cour de Berlin. Il se rendit à Vienne, voulut y faire exécuter *Tristan et Yseult*, mais au bout de quelques répétitions l'œuvre fut abandonnée, le chanteur principal ne pouvant soutenir le rôle. Enfin, en 1863, Wagner termina et fit publier le *Vaisseau-Fantôme* puis il se retira à Bayreuth. Wagner mourut le 13 février 1883, par conséquent âgé de soixante-et-dix ans.

Voici un tableau synoptique bien instructif des représentations en Europe, des opéras de Wagner, depuis 1876 jusqu'à la fin octobre 1891 :

Opéras.	Représentations.	Villes.	
Lohengrin	3014	dans	73
Taunhäuser	1976	"	43
Vaisseau-Fantôme	1076	"	39
Walkyrie	323	"	32
Les Maîtres Chanteurs	682	"	35
Rienzi	461	"	32
L'Or du Rhin	358	"	34
Siegfried	322	"	28
Le Crépuscule des Dieux	314	"	30
Tristan et Yseult	277	"	10
Parsival	77	(à Bayreuth seul.)	

J. JEHIN-PRUME.

(A suivre.)

—Verdi, malgré ses quatre-vingt-deux ans, préside avec énergie à la répétition de Falstaff.

—Admirable, s'écrie M. Carvalho ! Il est encore plus jeune que moi et à peine blanchi.

—Verdi, fait observer M. Boito.

NOUVELLES DIVERSES

—Un compositeur féroce vient d'écrire une sonate pour vingt-quatre pianos.

Cette œuvre a été jouée à tour de quarante-huit bras à un récent concert, et elle a obtenu un grand succès d'effarement. Cela se conçoit. Bien des gens s'étonnent même que les auditeurs ne se soient pas enfuis devant ce déchaînement de l'ivoire (..... ? ... ?) ; et ils inclinent à croire que la plupart ont dû rentrer chez eux absolument sourds.

Il est évident que l'audition de vingt-quatre pianos concernants est un tour de force... déconcertant. Toutefois, il faut bien reconnaître que cela n'a en somme rien de surhumain,

Tous les jours, aux premiers rayons de soleil invitant à ouvrir les fenêtres, nous sommes assaillis par plus de vingt-quatre de ces instruments qui sévissent dans le voisinage ; et, à la longue on s'y fait très bien.

Par exemple, il ne faut pas s'étonner si on constate une grande recrudescence dans le nombre des gens qui se suicident par dégoût de la vie.